

Une conteuse au Brésil

écho de quelques belles paroles et recherche d'un conteur introuvable...

PAR MURIEL BLOCH

Il était inimaginable de clore ce dossier sur le Brésil sans parler de la richesse de ses contes. Par chance, Muriel Bloch préparait son troisième voyage dans ce grand pays dont elle parle désormais la langue. Elle y partait à la recherche d'un conteur, Roberto Carlos Ramos. Elle ne l'a pas trouvé mais nous a rapporté de son périple un journal où les contes prennent vie au détour de chaque ruelle.



31 DÉCEMBRE 2014

Me voilà à Rio pour la troisième fois. Un voyage prévu depuis longtemps au cours duquel je m'étais promis de rencontrer quelques conteurs brésiliens. En particulier, Roberto Carlos Ramos, découvert grâce à un film qui m'avait marquée lors de sa projection à Paris, en 2010, au cinéma Latina : « O contador de historias ». Ce film très émouvant de Luiz Villaça évoque la véritable histoire de Roberto, un enfant pauvre, originaire d'une favela de Belo Horizonte, la capitale de l'État du Minas Gerais. Ce jeune Noir délinquant, fugueur récidiviste, placé dans une institution épouvantable¹, est repéré par une pédagogue française, Marguerite Duvas, en stage dans l'établissement. Indignée d'entendre dire que ce Roberto alors âgé de 13 ans est irrécupérable, elle décide de s'occuper de lui. Patiemment elle apprivoise le rebelle, l'accueille chez elle, enregistre son histoire, réussit à lui donner le goût de l'écriture et de la lecture (grâce à *Vingt mille lieues sous les mers* !). Marguerite Duvas le sollicite pour perfectionner son brésilien, en particulier celui parlé dans la rue, et, en échange, Roberto s'initie à la langue française. La pédagogue, une fois son stage terminé, adopte l'adolescent et le ramène en France, à Marseille. À l'âge de 21 ans, Roberto Carlos Ramos quitte sa mère adoptive, et retourne à Belo Horizonte retrouver sa mère biologique. C'est désormais un jeune professeur qui propose ses services à la redoutable institution qui l'avait jugé irrécupérable... Se souvenant des histoires entendues lors de collectages effectués au Brésil avec Marguerite Duvas, de pédagogue, Roberto devient conteur, un conteur

Muriel Bloch est une conteuse et auteure qu'il n'est plus nécessaire de présenter.

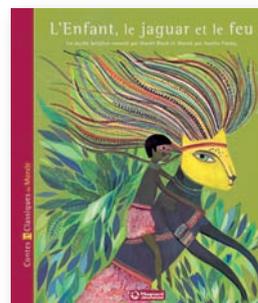
Chaque mois elle raconte à l'espace Krajcberg autour des préoccupations de cet artiste brésilien (voir encadré à la fin de l'article). Si elle voyage dans le monde entier en quête de rencontre, d'histoires et de paroles, le Brésil tient une place de choix dans sa géographie de conteuse sans frontières.

extraordinaire reconnu dans tout le Brésil, avec une prédilection pour les contes à faire peur. Il devient aussi un conférencier à succès qui s'appuie sur sa propre histoire pour enchanter son auditoire.

Marquée par ce film, je souhaite profiter de mon voyage pour rencontrer le vrai Roberto. Peut-être acceptera-t-il de travailler avec moi ? En effet, récemment sollicitée par la toute neuve et magnifique médiathèque Nelson Mandela de Créteil pour encadrer un atelier de récits autour du Brésil avec un groupe de jeunes, j'imagine que Roberto pourrait nous renvoyer des récits créés autour de la France, avec les jeunes qu'il accueille dans sa grande maison près de Belo Horizonte et qu'il a surnommée « l'ambassade du pays des merveilles » ! Le destin extraordinaire de cet homme âgé aujourd'hui de 50 ans, au physique de catcheur et au sourire éclatant me semble un bel exemple de confiance en la vie, coûte que coûte. N'est-ce pas là le chemin des épreuves proposé dans les contes traditionnels ?

J'ai écrit à Roberto Carlos Ramos depuis Paris mais je n'ai reçu aucune réponse. Qu'importe, il n'y a que 400 kilomètres entre Rio et Belo Horizonte. J'ai de toute façon envie de découvrir l'État du Minas Gerais, grand comme la France, dont la terre, riche en minerais et en pigments naturels, fut utilisée avec bonheur par Frans Krajcberg (voir p. 139) dans son travail de peinture et de sculpture.

Dès mon arrivée à Rio, le choc thermique est violent – l'été tropical depuis quelques années est particulièrement chaud. Je suis accueillie par mon « ange-gardien brésilien » qui n'est autre qu'Angela, ma traductrice, rencontrée lors de ma participation au Symposium International de conteurs organisé ici, en 2009, pour l'Année de la France au Brésil. C'est à cette occasion que j'avais ressenti une réelle effervescence pour la littérature orale, comme en Europe depuis les années 1980, alliant écrivains, chercheurs, conteurs, thérapeutes et gens de théâtre. Des cours pour apprendre à conter, des associations, des ateliers autour de la lecture à voix haute, des maisons du livre s'étaient créées à travers tout le pays, et dans toutes les universités. Notamment à São Paulo, avec le festival « Boca do Ceu », la bouche du ciel, créé et animé dès 2001 par la chercheuse et conteuse Regina Machado qui aime y accueillir des conteurs du monde entier.



↑ Muriel Bloch : *L'Enfant, le jaguar et le feu : un mythe brésilien*, Magnard Jeunesse, 2014.

↙ Muriel Bloch : *Comment la nuit vint au monde et autres contes brésiliens*, Naïve, 2005.

↓ Les terres rouges du Minas Gerais avec Frans Krajcberg.



Lors de ce bouillant Symposium, j'avais pu voir et entendre de nombreux artistes venus des quatre coins du Brésil. J'avais observé que pour beaucoup d'entre eux, le chemin de l'oralité semble la voie qui conduit le plus naturellement aux livres c'est-à-dire une pratique de la narration vue sous l'angle d'une incitation à la lecture, bénéficiant en cela de soutiens d'État. Ici, depuis les années 1990, les pouvoirs publics, et notamment la Bibliothèque Nationale, ont développé une politique de la lecture utilisant des passeurs tels que les conteurs, devenus très nombreux, pour faire découvrir les trésors de la littérature aux enfants.

3 JANVIER 2015

En ce début d'année 2015, installée dans un délicieux appartement bordant la plage de Leme (quartier « sûr » au Sud de Rio) tandis que le ventilateur tourne (il fait près de 40 degrés dehors), Angela a convié pour moi son amie Benita Prieto. Je connais déjà cette imposante femme blonde, d'apparence germanique mais en réalité d'origine espagnole (sa famille a émigré de Galice au Brésil...). C'est un peu ma marraine brésilienne. Quand je l'ai rencontrée, en 2004, elle était déjà bien connue des conteurs européens de langue hispanique et lusophone. Ingénieure en électronique, Benita est non seulement actrice, conteuse, voyageuse infatigable, écrivain, professeur à l'université, mais elle est également organisatrice et productrice d'événements importants autour de la littérature orale et de la littérature enfantine. Elle a créé, dès 1991, le groupe de conteurs d'histoires « Grupo Morandubetà », toujours très actif, et elle a coordonné en 2011 le précieux recueil « Conteurs d'histoires, un exercice pour plusieurs voix », ensemble de textes écrits par différents conteurs brésiliens, témoignant chacun de leur travail. Elle me raconte comment tout a commencé pour elle :

— Dans les années 1980, je ne savais pas encore qu'à São Paulo, Regina Machado avait déjà formé un petit groupe de conteurs intitulé « Le Chaudron », regroupant des professeurs et des thérapeutes particulièrement intéressés par les contes soufis. Déjà dans les années 1930, un certain Mabal Tahan parcourait le Brésil en racontant des histoires orientales. On le disait vaguement Persan... En réalité c'était le pseudonyme d'un éminent professeur brésilien de mathématiques, de son vrai nom Julio César de Mello Souza, qui avait publié un livre intitulé *L'Art de lire et raconter des histoires* (ouvrage aujourd'hui épuisé) à l'usage des professeurs qu'il avait pour mission de former. Il se servait d'un mystérieux bâton pour haranguer son public. Ce n'était pas vraiment du théâtre, encore moins de la lecture : il s'adressait directement à son auditoire en parlant de son oreille jaune... Il utilisait des images en feutre qu'il collait au mur des salles de classe. Il fut un précurseur pour bien des conteurs et le mystère du personnage demeura, et le goût pour les contes orientaux aussi. Il publia une centaine d'ouvrages dont *L'Homme qui calculait* narrant les aventures de Beremiz Samir, capable de résoudre toutes les situations compliquées grâce à des contes du type des *Mille et Une Nuits*... Ses livres, tous très populaires, furent traduits en plusieurs langues. On dit que l'écrivain Jorge Luis Borgès l'appréciait beaucoup ainsi que notre grand écrivain pour enfants Monteiro Lobato... Paulo Coelho, l'auteur à succès que l'on sait, l'aurait rencontré et adulé dès l'âge de 10 ans.



←
Affiche du film
O Contador de histórias
© Photo Muriel Bloch.

↓
Timbre représentant le Curupira de
la forêt.



↑
Benita Prieto.

←
Saci Pereirê
par Monteiro Lobato
© Instituto Moreira Salles/Monteiro
Lobato/Reprodução. D.R.

« Dans les années 1980 nous utilisions encore beaucoup le support du livre pour raconter... jusqu'à ce que Eliana Yunes, grande spécialiste de la lecture du Brésil et membre de mon groupe "Morandubetà" découvre lors d'un voyage d'études au Venezuela, un atelier de formation intitulé « Comment raconter sans le livre » et animé par un conteur colombien ! De retour au Brésil, elle nous fit partager cette expérience. Depuis, nous l'avons mise en pratique et nous avons construit des liens solides avec les autres pays d'Amérique du Sud.

« C'est à cette époque que notre groupe entame une collaboration très active avec la Fondation du Livre pour Enfants et Adolescents (FNLIJ) de Rio. Au Brésil, les gens lisent peu, alors notre travail est immense...

« Plus tard, j'ai eu la chance de fréquenter et d'apprendre beaucoup auprès du grand folkloriste Fernando Leibès. Lors d'une de ses conférences sur les contes populaires, je l'ai entendu raconter "Les Âmes errantes". Marquée par l'ambiance de ce récit, je lui ai demandé l'autorisation de le raconter. Il a accepté bien volontiers mais lorsque je lui ai suggéré de l'écrire, il a carrément refusé, disant que l'histoire était maintenant à moi et que c'était à moi de l'écrire. J'ai obéi et je l'ai même publiée ! »

Benita adore les histoires qui font peur, en particulier celles du malicieux Saci Pereirê, un petit bonhomme tout noir, portant un bonnet rouge, trois doigts à la main gauche, des oreilles de chauve-souris, et une seule jambe (même si plusieurs générations de Brésiliens affirment l'avoir vu croiser les deux !); ou celles du terrible Curupira de la forêt, sorte de troll aux dents vertes dont les pieds marchent à l'envers pour tromper ses poursuivants. Mais Benita n'a jamais oublié les histoires de sa Galice natale racontées dans sa famille, avec des loups féroces qui rôdaient dans la montagne.

Aujourd'hui elle se consacre à la défense du livre numérique et elle est prochainement invitée au Portugal pour transmettre son expérience. Quand je lui ai posé la question d'une école pour les conteurs, elle a éclaté de rire : « Certainement pas. À chacun de faire sa route ! ».

8 JANVIER 2015

Rio au mois de janvier, c'est un peu Paris au mois d'août. La ville se vide, et les cariocas se promènent volontiers dans les rues en tenue de plage, chaussés d'Havaianas, les fameuses tongs brésiliennes. Cette décontraction est communicative... J'apprends cependant que la conteuse Daniele Ramalho est en ville. Nous nous sommes connues lors du fameux Symposium de 2009, puis revues à Paris lors d'une de ses visites. Comme Benita, elle vient du théâtre, et c'est également une productrice d'événements en lien avec la ville de Rio. Nous nous retrouvons à Botafogo, quartier de cinémas et de belles librairies.. Nous nous installons dans la plus belle d'entre elles, autour d'un thé et d'un immense sandwich, et celle que tous ses amis surnomment Dani se raconte très précisément, à l'aide de notes, moitié en français, moitié en portugais :

— J'ai maintenant 41 ans et je suis née à Rio de Janeiro. Je suis descendante d'Indiens par mon père qui avait des Portugais dans sa famille mais aussi des Français, originaires de Nantes qui s'appelaient Fouché. Du côté de ma mère, ils étaient noirs.»

Elle est un parfait exemple de ce métissage si particulier au Brésil!



←
Daniele Ramalho.

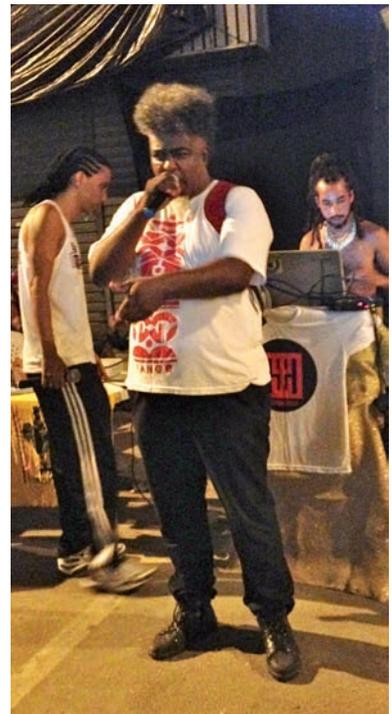
— Je raconte des histoires traditionnelles, des mythes empruntés aux Indiens du Brésil, et des histoires d’Afrique de l’Ouest. J’aime aussi raconter des textes de grands écrivains de mon pays comme Clarice Lispector et Guimarães Rosa. Jusqu’ en 1991, j’ai travaillé surtout comme comédienne, puis j’ai voyagé pour rechercher les traditions et les fêtes populaires du Brésil, les danses, les chants, les jeux d’enfants. J’ai commencé à raconter des histoires à mes propres enfants quand ils étaient petits.

« C’est à partir de 1999, que je me suis vraiment décidée à être conteuse. J’ai fait des recherches sur les Kaxinawa, Nambikwara, Bororo et en 2001, j’ai présenté mes Contes Indiens du Brésil dans d’importantes institutions culturelles comme le Musée de l’Indien à Rio de Janeiro, le Jardin Botanique, le SESC² et plus tard le “Symposium International”. Entre 2002 et 2004, j’ai travaillé sur un projet intitulé “Rite de Passage” et je n’ai jamais oublié cette phrase d’un ami Indien : “Pour être respectée, tu dois connaître notre culture, faire des recherches pour montrer sa richesse, sa beauté et sa force”. C’était une vraie responsabilité... Je suis même venue en France, en 2005 pour l’année du Brésil, je parlais très peu français à l’époque mais j’ai réussi à raconter ces contes à Paris, Lille et Palaiseau et encore ailleurs.

« Dès 2002, j’ai eu la chance ici à Rio, de participer en tant qu’élève, à trois ateliers du grand comédien, griot et conteur Sotigui Kouyaté. Cette rencontre a été déterminante pour moi sur le rôle du conte dans ma vie. Il utilisait souvent cette expression “le conte éclaire le regard” pour insister sur le rôle du narrateur dans la formation des individus et de la société. Sotigui disait que “pour être un bon conteur, il faut savoir qui tu es et d’où tu viens”. En 2011 j’ai participé au Festival Yelen qu’il avait créé au Burkina Faso. Puis je suis allée au Bénin, pour approfondir ma connaissance des instruments de musique et des chants et pour rencontrer d’autres conteurs africains. À mon retour, j’ai créé le spectacle *Il n’y a pas de petite querelle* d’après Amadou Hampâté Ba, que j’ai présenté dans plusieurs villes du Brésil.

« J’ai écrit des articles sur mon travail avec les contes indiens et, en 2009, j’ai même écrit un scénario dont j’étais l’interprète dans les programmes: *Premiers Peuples* pour TV Brasil et *Nos Indiens, nos histoires* pour TV Cultura/SP.

→
 Soirée alternative à Rio.
 Aux manettes: DJ Wesley
 Delirioblack
 © Photos Muriel Bloch.



« En juillet de 2010, j'ai découvert grâce à toi la Maison du conte de Chevilly-Larue où j'ai même présenté un mythe indien, tu te souviens ?

« De retour à Rio, j'ai coordonné le projet "Reliquaires" sur l'idée de partager des histoires autour d'objets – mémoires d'une vie. Les participants échangeaient ces histoires avec les habitants de la maison de retraite, des artistes du cirque et du théâtre. Le conteur que tu cherches, Roberto Carlos Ramos, a lui aussi participé à la restitution de ces récits. C'était très émouvant. Puis de 2012 à 2014, j'ai été nommée directrice de la Bibliothèque-parc de la favela de Rocinha. En trois ans, on a organisé beaucoup de rencontres et de formations avec des auteurs et des artistes.

« Depuis 2011, j'ai créé le Festival "Afrique Diverse" qui a le soutien de la Mairie de Rio, et tous les ans nous organisons des rencontres autour des cultures africaines et afro-brésiliennes. Nous avons un site³ et nous éditons aussi une revue pour ce festival annuel. Maintenant, je voudrais souffler un peu, écrire pour publier des contes de mon répertoire, voyager (à Cuba et au Maroc pour raconter). D'ailleurs, je serai à Paris pour le Salon du livre, mais toi tu seras au Brésil ! »

8 JANVIER, LE SOIR...

Lorsque nous nous sommes quittées, la nuit était tombée. J'ai emprunté le métro (très propre et très pratique, mais hélas comportant peu de lignes) pour rejoindre le centre de Rio. Wesley, un ami rappeur et animateur culturel dans la favela du quartier défavorisé d'Acari, une favela tristement réputée pour ses nombreux règlements de compte avec la police, m'a proposé d'assister à l'une de ses soirées alternatives, « Sarau Divergente », où chaque premier jeudi du mois, sur simple inscription, n'importe qui peut venir dire, chanter, danser, slammer, rapper des textes, le temps de la nuit.

J'arrive dans le vieux Rio, me dirige d'abord dans une rue animée bordée d'hôtels et de restaurants puis je découvre une petite rue barrée à la circulation, protégée par des policiers de chaque côté... Il y a déjà du monde qui attend, un public très populaire, majoritairement noir et métissé, des familles avec des enfants et des poussettes. Il fait encore chaud, et mon ami Wesley a bien du mal à mettre la sono en marche. En attendant les paroles, sur un drap tendu à même une façade d'immeuble, il projette un petit film qui montre des jeunes poètes dénonçant la violence dans leur favela, le mot est martelé sur des rythmes empruntés à l'Afrique et à la Jamaïque. D'autres mots sont répétés, lancinants, durs, crus, éruptés, rimés. Le public de la rue applaudit bruyamment, et une fois le documentaire terminé, un des acteurs du film sort du public, s'empare du micro et déclame un long récit, racontant misères et joies de son existence. Certains passages sont répétés comme pour mieux être entendus. Le public savoure, le poète s'enflamme et son verbe s'échauffe... Il termine épuisé. Un autre poète lui succède, tout aussi efficace et rageur. Puis c'est le tour d'un enfant qui chante d'une voix magnifique et le public reprend le chant derrière lui, puis une femme âgée quasiment en larmes... Trois danseurs d'âge certain, les corps largement tatoués s'élancent et leur agilité étonne le public. Les trois sont parfaitement accordés, quelques mots puis s'en vont. Wesley tient une jeune femme par



↑
La Une du quotidien *O Globo*
le 8 janvier 2015.

la main et l'encourage à lire son poème depuis son téléphone portable...

C'est une chaîne ininterrompue de paroles, d'histoires scandées parfois à plusieurs voix, d'amateurs plus ou moins maladroits mais tous écoutés avec respect et tendresse. Chaque nouveau diseur est présenté par un ami de Wesley, rappeur, poète, maître de cérémonie attentif et discret. Il se contente d'appeler un à un les inscrits de sa liste. Tout se déroule dans le calme, et seul un camion poubelle viendra semer la zizanie.

Je m'échappe à regret, passé une heure du matin, rassasiée de ces paroles dites, chantées, dansées avec beaucoup de simplicité et écoutées dignement.

Sur le chemin du retour, me reviennent en mémoire les images du beau documentaire de Marie Clémence et Cesar Paes *Saudade do futuro* consacré aux repentistas, ces troubadours du Nordeste, joutant avec leurs rimes sur des thèmes d'actualité, au son de boîtes d'allumettes, de tambourins et parfois de guitare dans les rues de São Paulo...

Lorsque je raconte ma soirée à mon amie Angela, elle me montre sa collection de petits fascicules aux couvertures xylographiées en noir et blanc, caractéristiques de cette littérature populaire de la région sèche du Nordeste appelés aussi « littérature de cordel ». Accrochés à des cordes lors de foires, ces petits livres présentent sous forme poétique les hauts faits de personnages du folklore et de l'histoire brésilienne et internationale... L'espace et le temps se télescopent dans l'imagination fertile de ces artistes.

Je rêve de faire découvrir aux jeunes de Créteil ces petits livres et qui sait si leurs récits plus tard, ne pourraient pas emprunter la forme des « cordels » ?

9 JANVIER

Les nouvelles de Paris font la Une des journaux comme *O Globo*, on m'interroge sur ce journal *Charlie-Hebdo* que mes amis brésiliens ne connaissent pas...

Je suis en route pour le Minas Gerais, traversant un paysage vert et luxuriant, des villes baroques aux architectures qui témoignent encore de la puissance coloniale du Portugal (colonial est un adjectif qui s'affiche d'ailleurs partout, presque comme un atout publicitaire). Une région du Brésil fière de son identité, de ses mines, de ses pierres précieuses, de son or...

De Roberto Carlos Ramos, toujours aucune nouvelle. On me dit qu'il est en voyage sans préciser où ni quand il reviendra... Mon espoir de le rencontrer s'amenuise. Je m'attarde à Ouro Preto autrefois appelée Vila Rica, célèbre pour ses mines d'or. Je ressens immédiatement la force tellurique de cette ville de l'or noir, où la tradition orale afro-brésilienne s'enorgueillit de la fameuse légende de Chico Rei, ancien esclave affranchi. Probablement originaire du Congo, rebaptisé par son maître Chico (diminutif de Francisco), il racheta la liberté des siens grâce à un travail acharné dans les mines. Proclamé roi de la ville, Chico Rei se fit construire une église toute d'or décorée, dont tous les saints et la vierge de l'autel sont noirs. Ici la mémoire de l'esclavage reste vive, tout comme à Salvador de Bahia...

Je quitte à regret cette ville pour la capitale du Minas, Belo Horizonte. J'y suis attendue par une grande amie de Roberto, conteuse elle aussi.



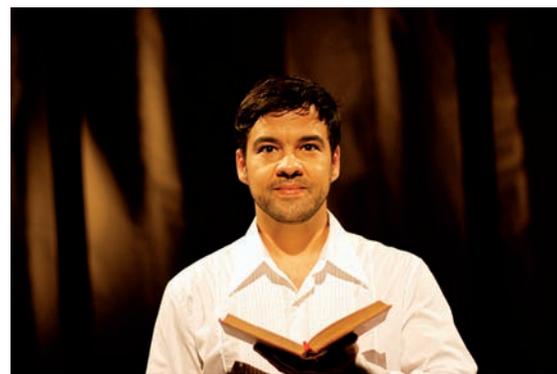
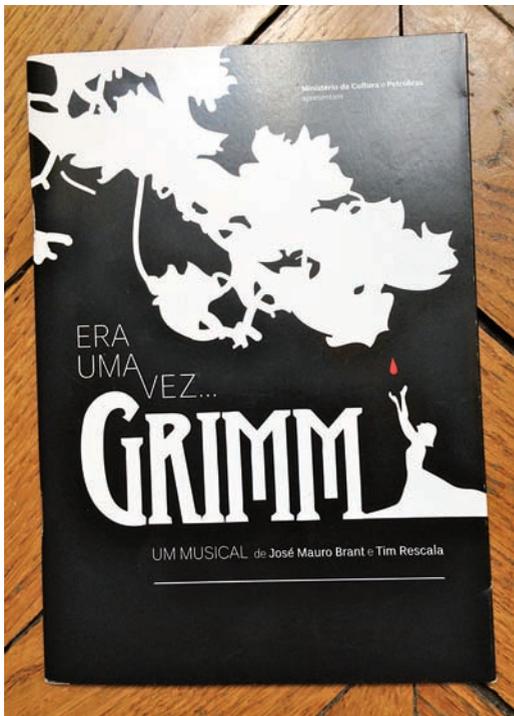
↑
Littérature de cordel.

© Photos Muriel Bloch.

↓
Ouro Preto.



→
Rosana Mont'Alverne.



↑
invitation au spectacle de José
Mauro Brant.

→
José Mauro Brant.



15 JANVIER

Avocate de formation, femme de conviction native du Minas Gerais, Rosana m'affirme tout de go que cette terre est particulière. On y aime la bonne nourriture et les contes ! Cette femme de 54 ans, qui conte avec précision et passion, commença par raconter pour les amis, la famille, puis elle créa à partir du personnage de Mushkil Gusha, tiré du soufisme iranien. Tiens donc, elle aussi reconnaît l'importance de Malba Tahan dans son parcours ! En 2004, un juge du tribunal, qui appréciait beaucoup son travail de conteuse, lui propose de venir raconter dans « une prison-modèle ». Elle relève le défi pendant huit ans, bien décidée à créer un espace de liberté entre les murs, animant des ateliers de contes pour les détenus. Rosana forme un groupe qui prend le relais : « Les Enchanteurs d'histoires ! »

Aujourd'hui, Rosana raconte régulièrement aussi bien dans la rue que dans les écoles et les bibliothèques de Belo Horizonte, qui accueillent tous les samedis matin des conteurs. Elle a formé beaucoup d'entre eux, qui ont chacun un répertoire spécifique et une manière de dire.

Rosana, proche de Benita, a également créé un événement important dans la ville historique d'Ouro Preto en juillet 2010, et dans les villages alentour avec des conteurs venus d'Espagne, d'Argentine, de l'Inde et du Mozambique... et espère poursuivre cette aventure qu'elle nomme « Montagne d'histoires ». Elle propose aussi chez elle (sa maison est très vaste et contient une bibliothèque de livres de contes impressionnante...) un cursus de trois semestres destiné à former des médiateurs culturels autour du conte.

Rosana connaît évidemment Roberto, ayant à maintes reprises conté à ses côtés. Elle me confirme son grand charisme. Mais pas plus que moi elle ne parvient à le joindre ! Il est sans doute à l'étranger me dit-elle. Il doit faire des conférences...

16 JANVIER

Me revoilà à Rio ! Si je garde pour un autre voyage l'idée de rencontrer l'insaisissable Roberto, il me reste un dernier rendez-vous à fixer. Zé Mauro, le conteur-rhapsode, artiste tout terrain, rencontré dix jours auparavant dans une fête, où ensemble nous avons tiré les rois, mangé la galette en proposant des récits improvisés et inventé des rituels de fève et de chance. Sa chaleur si communicative et sa disponibilité m'ont donné envie d'échanger avec lui. Après tout, mon avion n'est que demain !

17 JANVIER

Il habite dans le quartier bohème de Santa Teresa, sur les hauteurs de Rio. Mais aujourd'hui, il a rendez-vous chez son coiffeur dans le quartier d'Angela. Nous nous retrouvons autour d'un délicieux tapioca (sorte de crème caramel de manioc très sucrée, mais irrésistible). Avec gourmandise, José dit Zé, âgé de 43 ans, se raconte volontiers :

— J'ai perdu mon père très jeune, à l'âge de 11 ans, il s'est suicidé après un crack boursier. Je me suis juré de ne jamais travailler à la Bourse. J'ai eu une enfance solitaire, j'allais beaucoup au cinéma, j'ai été très marqué par

la mise en scène de Zeffirelli, de *La Traviata*. Plus tard j'ai chanté et j'ai fait du théâtre. C'est cette expérience qui m'a socialisé. Après j'ai rencontré les contes.»

Dans son parcours et son appétit de la scène, Zé me rappelle un peu le conteur Yannick Jaulin. Comme lui, il possède une solide culture populaire apprise sur le terrain. Zé en est fier, elle lui est indispensable. Il a collecté pendant de nombreuses années, en particulier dans la région du Nordeste. Il a enregistré un disque de contes, de chansons et de berceuses pour lequel il a reçu de nombreux prix.

— Raconter des histoires, pour moi, c'est sentir dans sa chair, sur sa peau, la véritable fonction du métier d'acteur. C'est toucher l'essence même du théâtre.»

Lorsque je le questionne tout de même sur la différence entre l'acteur et le conteur, il me cite son vénéré maître, le folkloriste Fernando Lébeis déjà évoqué par son amie Benita Prieto :

— «L'acteur porte des masques, le conteur retire les masques». Moi je suis un acteur-rhapsode. Les conteurs d'aujourd'hui sont des écrivains, des éducateurs, des lecteurs, des chercheurs, des incitateurs à la lecture et aussi des acteurs. Ce qui les anime tous, c'est une impulsion rhapsodique! Un désir irréprouvable de conter. Je suis tour à tour lecteur, acteur, conteur, chanteur, metteur en scène car chaque fois je raconte des histoires, mais de façon différente!»

Zé revendique cette liberté de pratiquer tous les arts de la scène et tout récemment il a pris un grand plaisir à la mise en scène d'Opéra. Son spectacle «Il était une fois Grimm» se présente comme un «musical» dont il propose deux versions : l'une pour les adultes et l'autre pour les enfants. Pour le jeune public il a choisi d'utiliser une marionnette mais de ne pas amputer les textes qu'il a retenus, dont le «Conte du Genévrier» pour lequel il a une véritable passion.

Lorsque nous arpentons ensemble les rues cossues de Leme, certaines vitrines proposent déjà des débardeurs à l'effigie de «Je suis Charlie». Zé me demande des nouvelles de Paris. Avant de nous séparer, il me désigne les gardiens d'immeuble si nombreux dans ce quartier de la ville :

— Écoute-les, observe-les : la plupart viennent du Nordeste, et ils ont une manière particulière, bien plus chaleureuse encore que les cariocas de s'exprimer, de faire des accolades. Ce sont des conteurs extraordinaires...»

C'est décidé, mon prochain voyage sera consacré à la découverte du Nordeste. Et je continuerai à chercher Roberto Carlos Ramos... ●





L'Espace Frans Krajcberg

Cet atelier de Créteil est en lien avec l'Espace Frans Krajcberg* à Paris, où je raconte chaque mois, autour des préoccupations de cet artiste brésilien né en Pologne, aujourd'hui âgé de 94 ans. Peintre, sculpteur, photographe, toute son œuvre est un cri de révolte contre la violence faite à la Nature, à la forêt amazonienne et à ses habitants. Sa vie voyageuse et mouvementée ainsi que son travail immense me paraissent, à bien des égards, porteurs d'un élan vital, propice à intéresser des jeunes.

Quelques semaines avant mon départ, m'était venue l'idée de mettre en parallèle le parcours de Frans et celui de Roberto, certes différents ; selon moi, la découverte de ces deux fortes personnalités peut servir de décliné au travail d'écriture des jeunes de Créteil et du Brésil (que je n'ai pas encore rencontrés...)

* Galerie située Chemin du Montparnasse et qui expose la donation des œuvres de Frans Krajcberg à la Ville de Paris.



www

Pour prolonger la lecture de ce numéro retrouvez sur notre site d'autres titres proposés par Muriel Bloch dans notre bibliographie complète.
<http://lajoieparleslivres.bnf.fr>

1. La FEBEM (fondation brésilienne pour la protection des mineurs) récemment mise en cause par Amnesty Internationale pour les mauvais traitements infligés aux enfants...

2. SESC : service social du commerce, partenaire incontournable, particulièrement actif dans le financement d'activités culturelles et la démocratisation de l'accès à la culture dans tout le pays.

3. www.africadiversa.com.br

PETITE BIBLIOGRAPHIE

- Laurent Delcourt : *Le Brésil du XVI^e siècle à nos jours*, Autrement Jeunesse, 2005, Junior Histoire.
- Gilles Lapouge, dessins Alain Bouldouyre : *Dictionnaire amoureux du Brésil*, Plon, 2011. (une merveille!!!)
- Idelette Muzart-Fonseca dos Santos, trad. Jean Orecchioni : *La Littérature de cordel au Brésil. Mémoire des voix, grenier d'histoires*, l'Harmattan, 1997, Recherches.
- André-Marcel d'Ans : *Le Dit des vrais hommes : Mythes et traditions des Indiens Cashinahua*, Gallimard, 1991, L'Aube des Peuples .
- Maria Claurênia Abreu da Silveira, trad. Idelette Muzart Fonseca dos Santos : *Les Histoires fabuleuses d'un conteur brésilien*, l'Harmattan, 1999, Recherches.
- Pascale Fontaine, ill. Daniela Cytryn : *Contes du Brésil*, Éditions Reflets d'ailleurs, 2013, Tam Tam.
- João Guimarães Rosa, trad. Inès Oseki-Dépré : *Premières histoires*, Métailié, 1982, Bibliothèque brésilienne. (ce sont plutôt des nouvelles mais c'est un livre extraordinaire)
- Clarice Lispector, trad. Jacques et Teresa Thériot, ill. Heloisa Novaes : *Comment sont nées les étoiles, douze légendes brésiliennes*, Éditions des Femmes, 2005.
- Claire Merleau-Ponty, Aurore Monod-Becquelin, ill. Hélène Georges : *Histoires des Trumai, un peuple d'Amazonie*, Actes Sud Junior, 2005, Contes et mythes de la Terre.
- Béatrice Tanaka : *Au pays du Jabouti. Contes et mythes des Indiens du Brésil et Au pays du Saci. Contes afro-brésiliens*, Kanjil, 2015.
- Muriel Bloch, ill. Irène Schoch, musique Pierrick Hardy : *Comment la nuit vint au monde et autres contes brésiliens*, Naïve, 2005 (Livre CD). Et aussi un disque CD : *Chansons interprétées par Serena Fisseau, musiques de Pierrick Hardy, percussions Verioca : Carte Postale du Brésil*, Naïve, 2005.
- Collectage de Magdeleine Lerasle, sous la direction musicale de Paul Mindy, ill. Aurélia Fronty : *Comptines et chansons du Papagaio*, Didier Jeunesse, 2003, Album CD.
- Mário de Andrade, trad. Jacques Thiériot : *Macounaïma ou le héros sans aucun caractère*, Flammarion, 1979, Barroco. (ce livre est un des piliers de la culture brésilienne).
- Adaptation Isabelle Cadoré, trad. Véronique Ledu da Silva, ill. Diô Viana : *Yataï, conte du Brésil*, l'Harmattan, 2006, Contes des quatre vents, édition bilingue.
- Carlos Drummond de Andrade, trad. Diogo Quintela et Bernard Tissier, ill. Stéphane Gire : *Histoire de deux amours*, Chandeigne, 2002, Série Lusitane.
- Albena Ivanovitch Lair, ill. Natacha Sicaud : *Pourquoi les singes vivent-ils dans les arbres?* Père Castor-Flammarion, 2007, Les Classiques du Père Castor. (Conte des Indiens d'Amazonie)